

du Vatican ; la proclamation de l'infailibilité papale leur paraît pleine de dangers pour les catholiques d'Amérique et nous croyons qu'ils se joindront aux anglais. Très sérieux et très flatteur comme on voit ; rien à ajouter.

Les journaux français sont tout retentissants des assemblées *privées* de leurs évêques. Bénin chez le cardinal Mathieu, chez le cardinal de Bonnechose, chez Mgr. Grimordias etc ; c'est le plein règne des pourparlers, et si les secrets du Concile sont fidèlement observés, en retour ceux de ces réunions ne le paraissent guères.

Les évêques du Canada se sont aussi assemblés trois ou quatre fois chez l'archevêque de Québec et à la Propagande, et sans amour national, je pense pouvoir dire qu'ils ont fait mieux les choses. Rien de leurs délibérations n'a transpiré au dehors ; on n'a rien su, sinon que la concorde et la bonne entente ont réglé tout ce qu'ils voulaient régler.

Je devais fermer ici ma lettre, mais un sermon de Mgr. Pie que je viens d'avoir le bonheur d'entendre m'oblige à ajouter quelques mots. On peut dire qu'un coin du voile qui couvre les réunions du Concile a été soulevé pendant cet éloquent discours et plus de 1000 personnes ont pu jeter un coup d'œil ravi sur la haute intelligence qui préside ses travaux. Elles ont vu un évêque, aussi brillant que solide, feuilletant à l'ombre du crucifix d'où semblait descendre chaque parole, les œuvres d'un saint docteur, célèbre dans les combats de l'Eglise contre l'hérésie.

Ce n'est pas moi qui vous parlerai, dit l'orateur, c'est mon prédécesseur, St Hilaire, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il en est de même au Concile : dans la lumière du St. Esprit, on cite, on commente ceux que Dieu a inspirés pour l'éclaircissement des vérités à croire : ce ne sont pas les Pères qui parlent, c'est l'Esprit divin qui se fait entendre par la voix des prophètes, des écrivains sacrés et des docteurs. La raison peut bien aussi se montrer, mais comme servante de la foi et de la révélation.

Après avoir raconté la conversion de St. Hilaire, et en avoir tiré des traits lumineux pour l'instruction de ses auditeurs, en donnant la manière d'acquiescer et de conserver sûrement la foi, l'orateur attaqua de front, toujours au nom du docteur de Poitiers, les erreurs et les misères du jour. Il établit en termes clairs et solides l'infailibilité du Pape, et de là fit une digression, ou plutôt une transition comme il l'appela lui-même sur les Conciles, particulièrement celui de Trente. « Un journal anglais, dit-il, jouissant d'une grande influence dans le monde politique, écrivait, il y a quelque temps que le Concile du Vatican se fermerait sans pouvoir obtenir de meilleurs résultats que celui de Trente. Nous avons assez de modestie pour nous déclarer satisfaits en obtenant non pas plus, mais autant que le Concile de Trente. Que trois siècles de régénération pour le monde, et de triomphe pour l'Eglise succèdent à notre temps, et nous croirons n'avoir pas travaillé en vain. » Le Concile du Vatican rencontre des difficultés, mais elles ne sont rien à côté de celles qui prolongèrent celui de Trente, pendant treize longues années. Sur cela, il

nous cita le mot trop célèbre d'un représentant au concile d'un roi encore enfant : Notre roi prétend ne pas se laisser rogner les ongles par les Pères du Concile. La domination de l'Eglise était trop douce et on voulut secouer son joug, ou au moins troubler son existence. Quelques années s'écouleront et Dieu répandra sur l'Europe une puissance terrible, la Révolution, et on sait si elle n'a rogné que les ongles des rois. Avis aux princes et aux politiques. Mais je m'aperçois que je ne puis rien rendre de cet éloquent discours ; je m'arrête.

L'Univers vous apportera bientôt ce splendide monument auquel est réservée une place d'honneur dans les travaux déjà considérables de l'Evêque de Poitiers. Un écrivain exprimait l'autre jour le désir de voir à Rome les ennemis de l'Eglise : Mon désir n'était pas moins grand de voir aujourd'hui à St. André de la Valle tous les ennemis du Concile et les indifférents, sur ces matières. Mais ce solennel écho du Vatican va se propager par le monde et l'on pourra s'assurer que l'Eglise, comme au temps des Hilaire et des Ambroise, sait encore croire et parler.

D. GÉRIN.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

XV

LA BANQUEROUTE

(Suite.)

C'est bien, laissons cela, reprit le Bruxellois ; je veux faire quelque chose pour vous. Ecoutez avec attention ce que je vais dire, il y a deux chemins pour aller aux mines l'un est au sud, le long de la rivière San-Joaquim ; le second, au nord, le long de la rivière que l'on nomme Sacramento. J'ai déjà suivi ces deux chemins. Au sud, il y a beaucoup moins d'or qu'au nord, et d'ailleurs, c'est en même temps la contrée où les sauvages se montrent le plus souvent. Notre ami Kwik n'irait donc pas là avec joie. Le voyage au nord est beaucoup plus long et plus difficile, à la vérité, mais les placers y sont plus riches et plus étendus. Ce qui me pousse cependant le plus à retourner là, c'est un important secret que je vais vous révéler. Rapprochez-vous, camarades, et écoutez bien : il n'y a pas trois mois que j'étais encore occupé à laver de l'or au bord de la rivière Yuba. J'y avais beaucoup de bonheur et je dus, comme je vous l'ai dit, quitter le placer contre mon gré, parce que la saison des pluies rendait le travail impossible. A mon retour, j'avais, entre autres compagnons, un Suisse qui était malade et voulait retourner en Europe. Je lui rendis beaucoup de services en route et je défendis même sa vie au prix de mon sang, car je reçus un coup de poignard au bras dans un combat contre les voleurs de grands chemins. Ce Suisse portait sous ses vêtements une ceinture en cuir pleine de

pépites en grains d'or. Pour me récompenser de ma protection, il me confia qu'il avait trouvé cet or dans un lieu inconnu jusqu'alors, où les pépites étaient si abondantes qu'on n'avait qu'à les ramasser avec la main, sans aucun travail. Cette place est située très-haut vers la Sierra-Nevada, ou montagne de neige, entre les sources de Yuba et de la rivière de la Plume ; il me l'a décrite si exactement et m'a indiqué tant de points de repère, que moi qui connais bien la nature du pays, je trouverais le riche placer les yeux fermés. Eh bien, maintenant, pour vous montrer que je suis reconnaissant de votre amitié, je vous propose de former une société entre nous et d'aller ensemble aux mines. Acceptez-vous cette proposition ?

—Oui, oui ! s'écrièrent les autres avec joie.

—C'est bien ; je m'occuperai de chercher encore un ou deux compagnons solides ; — car nous devons être six, pour pouvoir travailler convenablement là-bas : deux pour creuser la terre, deux pour la porter à la rivière et deux pour en laver l'or.

—Mais quand partirons-nous, s'écria Kwik.

—Aussitôt que le temps sera meilleur et que nous aurons assez d'argent pour nous procurer le nécessaire. Vous n'avez pas encore pu épargner grand'chose, je crois.

—J'ai quarante-huit dollars ! s'écria Kwik en frappant sur sa poche.

—Oui, mais Creps et Roozeman ? demanda le Bruxellois.

—Moi trente.—Moi vingt-quatre, lui répondit-on.

—Vous êtes plus riches que je ne le croyais. Il y a un bon moyen d'augmenter vos dollars. Roozeman a une malle qui est probablement bien fournie de chemises fines et d'autre linge. Donat a également un bon sac de voyage. Vous me donnerez tout cela et je le vendrai au plus haut prix. Dans les placers, on ne porte pas de linge ; on n'y a qu'une chemise de flanelle bleue ou rouge et on n'y change jamais de vêtements. Les étoffes de laine seules sont bonnes là-bas, tant contre le froid et l'humidité que contre la chaleur... Il commence à se faire tard et je suis fatigué. Donnez-moi maintenant chacun dix dollars pour que je puisse commencer dès demain nos achats aux frais de tous.

Jean et Victor donnèrent l'argent sans répliquer. Donat chercha dans ses poches avec une mine embarrassée, fouilla même dans ses bottes et dit :

—C'est dommage ; j'ai encore laissé mon argent dans mon chenil. Ce n'est rien, je le donnerai demain.

—Ah ! ah ! dit le Bruxellois en riant, tu exagères mon conseil, Donat. On doit savoir à qui l'on a affaire. Tu crains que je ne parte avec les dollars, n'est-ce pas ?

—Tout est possible en Californie, tu le dis toi-même, bégaya Kwik ; mais sois sûr que je n'ai pas mon argent sur moi. Ce que je dis est aussi vrai que je suis ici, ajouta-t-il en se levant précipitamment.

Le Bruxellois frappa sur la poche de Donat et les dollars sonnèrent distinctement.

—Tiens ! tiens ! je les ai tout de même sur